NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 N° 2 1955

Éléments pour une théologie du travail (suite)

Henri RONDET (s.j.)

p. 123 - 143

https://www.nrt.be/fr/articles/elements-pour-une-theologie-du-travail-suite-2395

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Eléments pour une Théologie du travail

(*suite* *)

LE TRAVAIL DANS LA TRADITION

Il ne peut être question de retracer longuement l'histoire du travail dans la société chrétienne, pas davantage de suivre en détail l'évolution des idées. Contentons-nous de quelques notations destinées à orienter nos conclusions [16].

1. Les Pères de l'Eglise dénoncent l'esclavage [17]. Ils rappellent que dans le Christ, il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni homme, ni femme, ni homme libre, ni esclave (*Gal.*, III, 28), mais une seule famille de fils de Dieu. Cependant, il est plus facile de prêcher l'Evangile que de le faire passer dans les mœurs ; les réalisations sont lentes et progressives. L'esclave est admis dans les basiliques aux côtés de son maître. On lui permet l'accès aux ordres sacrés, on lui accorde le droit, que lui refusait la société païenne, de contracter un vrai mariage, voire même d'épouser une personne de condition différente. Mais il est plus difficile de transformer son état. Au IVe siècle, Pinien et Mélanie, ce ménage charmant dont Goyau a conté l'histoire, décident de renoncer au siècle et de vivre pauvrement. Mais leur fortune est immense, ils ne se dépouillent pas sans peine ; les esclaves eux-mêmes, affranchis en théorie, se demandent sous quel joug ils vont retomber. Ce sont eux qui jettent le cri d'alarme [18]. L'affranchissement des esclaves suppose une lente transformation des institutions.

2. Les pasteurs d'âmes dénoncent le luxe, la recherche du confort, l'amour de l'argent. Parfois, comme jadis chez les glossateurs d'Isaïe (Is., III, 16-24), le sermon tourne à la littérature, il arrive qu'il ne dépasse guère le moralisme des philosophes. Mais le plus souvent, il rend le plus pur son évangélique. On commente la parabole du mauvais riche, on redit aux patriciens mal christianisés : « *Faites-vous des trésors dans le Ciel avec les richesses d'iniquité* ». Saint Basile stigmatise l'avare, épris de l'argent. Cet homme « préfère l'éclat de l'or

---

* Voir la *N.R.Th.*, 1955, p. 27-48.

16. J. Leipoldt, *Der soziale Gedanke in der altchristlichen Kirche*, 1952. — Holtzapfel, *Die sittliche Werkung der körperlichen Arbeit im christlichen Altertum*, 1941. — A. T. Geogehan, *The attitude towards Labor and Culture in early christianity*, 1945.

17. P. Allard, *Esclavage*, dans *D.A.F.C.*, I, 1475-1485.

18. G. Goyau, *Sainte Mélanie*, coll. « Les saints », 1909, p. 71, 92.

à la lumière du soleil. Il souhaite que tout se change en or, le blé pour lui devient or, le vin se fait or, la laine se change en or. L'or lui-même prolifère honteusement par le jeu des intérêts[19] ». Saint Jean Chrysostome dénonce la folie de ces parents qui ne savent rien refuser à leurs enfants au lieu de les faire riches en vertu, en sagesse, en amour de Dieu et du prochain[20]. Saint Augustin voit se presser au pied de sa chaire des gens de toute espèce, riches et pauvres, maîtres et esclaves, les uns gorgés de richesse, les autres dévorés d'envie. A tous il prêche le détachement, mais insiste auprès de ceux qui possèdent : « Donnez au Christ, donnez aux pauvres, donnez au moins de votre superflu ; si cela vous semble dur, donnez au moins la millième partie, mais donnez si vous voulez sauver votre âme[21] ! »

3. L'Eglise réhabilite le travail manuel. Dans la société païenne, il était le lot des esclaves. Mais le Christ, fils de Dieu, s'est fait pour nous ouvrier, il a travaillé de ses mains dans l'atelier de Nazareth. Cette leçon, les chrétiens du temps, encore imprégnés de l'esprit païen, ont peine à l'entendre. Beaucoup de gens, dit Chrysostome, tiennent pour le plus grand honneur de ne pas exercer de métier, pour la dernière honte d'y entendre quelque chose. Mais Paul, lui, ne rougissait pas de manier le tranchet, de coudre des peaux. Il se glorifiait de pareilles occupations, tandis que venaient à lui des hommes illustres. Même après avoir été ravi au troisième ciel, il continuait à pratiquer le métier de sa jeunesse[22]. L'exemple du Christ, celui de saint Paul changeront lentement les mentalités...

4. Ils ont été d'abord compris par les moines[23]. Dans leurs solitudes d'Egypte, des gens qui eussent été considérés dans le monde gagnent leur vie en tressant nattes et corbeilles[24]. Dans les monastères, en Orient, puis en Occident, des communautés chrétiennes se créent où chacun est au service de tous[25]. Cela ne va pas toujours sans peine.

---

19. *Hom. in Luc, 12,* VI, 4-5 (*P.G.*, XXXI, 269), trad. J. Rivière, *Saint Basile,* Coll. « Les moralistes chrétiens », 1925, p. 228. Cfr S. Giet, *Les idées et l'action sociale de saint Basile,* 1941.

20. *Homélie sur les veuves* (*P.G.*, LI, 327), trad. Ph. Legrand, *Saint Jean Chrysostome,* coll. « Les moralistes chrétiens », 1924, p. 294-296 (cfr *Œuvres,* trad. Jeannin, t. IV, p. 257).

21. *Serm.* LXXXV, 5 (*P.L.*, XXXVIII, 522). Cfr H. Rondet, *Richesse et pauvreté dans la prédication de saint Augustin,* dans l'ouvrage collectif : *Augustin parmi nous,* 1954.

22. *Homélie sur Priscille et Aquila* (*P.G.*, LI, 194-195) (Legrand, p. 109 : *Œuvres,* trad. Jeannin, IV, 133).

23. M. Sabatier, *L'Eglise et le travail manuel,* 1895, ch. VII.

24. J. Bremond, *Les Pères du désert,* coll. « Moralistes chrétiens », t. I, p. 133, avec l'anecdote sur le moine qui ne travaillait pas (I, p. 150) ; t. II, p. 293 et *passim.*

25. Saint Basile, *Grande règle,* 37-41 (*P.G.*, XXXI, 1009-1024) ; Rivière, *op. cit.*, p. 307.

Rassemblés dans un monastère d'Afrique, voici que des moines se refusent au travail manuel. « Nous sommes venus là, disent-ils, pour prier. Que les gens du monde, pour qui nous prions, prennent soin de nous vêtir et d'assurer notre subsistance. La Providence de Dieu nourrira les oiseaux du ciel ». Mais une autre fraction de la communauté réplique sagement en invoquant l'exemple de Paul. Saint Augustin, chargé de rétablir la paix, lui donne raison. Dans son opuscule sur le travail des moines, il rappelle que Paul travaillait de ses mains tout en évangélisant l'univers. Il note que, sans le Christ, plus d'un, parmi ces moines paresseux, eût été esclave dans le monde. Enfin il note joliment que si Dieu prend soin des oiseaux du ciel, il ne les nourrit pas en cage [26]. La leçon évangélique, reprise par les Pères de l'Eglise, sera entendue, et les monastères d'Occident, avec saint Benoît surtout, donneront l'exemple de communautés de prière et de travail, véritable transfiguration des *latifundia* romains [27].

5. Y a-t-il chez les Pères de l'Eglise une théologie du travail? La question n'a pas fait encore l'objet de recherches sérieuses. Le résultat d'une enquête serait probablement décevant. Saint Jean Chrysostome oppose en passant la tranquillité d'Adam au paradis à la dure nécessité où l'homme se trouve de gagner sa vie [28]. Mais il ne faut pas en conclure que pour lui, ou pour les autres écrivains de l'époque, le travail est seulement un châtiment. Saint Augustin lui-même, qui cite fréquemment le verset génésiaque (*Gen.*, III, 19), ne le commente pas pour lui-même, mais seulement pour illustrer la condition mortelle de l'homme déchu. Dans son opuscule sur le travail des moines, il n'y fait pas appel pour justifier la nécessité du travail. En réalité, la théologie du travail est encore enveloppée dans la doctrine de la création, de la chute, de la rédemption, des fins dernières. En ce qui concerne saint Augustin, elle est impliquée dans l'opposition des « deux Cités », et participe de l'ambiguïté du thème fondamental :

a) Homme de l'Antiquité, Augustin recueille l'héritage de la sagesse gréco-romaine. Par tout un mouvement de pensée, il devrait incliner à dire que les œuvres de l'homme, effet de la puissance divine à travers les libertés créées, glorifient Dieu, prolongent son activité créatrice. Augustin, comme d'ailleurs les Pères grecs, met toutes les ressources de la pensée et de la sagesse païenne au service de sa foi, mais il est très réservé lorsqu'il s'agit des inventions et de la civilisation matérielle.

b) Il sait que trop souvent les réalisations humaines ont eu comme

26. *De opere monachorum*, 27 (*P.L.*, XL, 570); trad. J. Saint-Martin, dans les *Œuvres*, 1re série, t. III, 1939, p. 475.
27. I. Herwegen, *Saint Benoît*, (s.d.), p. 157.
28. *Seconde homélie sur les Statues*, n. 8 (*P.G.*, LXIX, 45), *Œuvres* (Jeannin), t. II, p. 554.

point de départ l'ambition, l'égoïsme et l'orgueil. La Rome païenne a pris la suite des grands empires qui se disputaient la maîtrise du monde. La paix romaine a servi l'expansion du Christianisme, mais elle s'est établie par le fer et par le feu. Rome, c'est l'égoïsme collectif, la dureté, les petites nations asservies, les pauvres réduits en esclavage. « Deux amours ont fait deux cités ». Il faut choisir entre eux, choisir entre le ciel et la terre. Cette vision de l'histoire est pessimiste, mais elle compose avec une autre théologie, car le thème des deux cités est ambigu, plus tard, il s'explicitera dans un sens plus favorable à une mise en valeur du travail et de la civilisation [29].

c) Même ambiguïté dans les réalités quotidiennes. Augustin fait l'éloge du travailleur, forgeron, cordonnier, laboureur ou vigneron, mais il condamne sans ambages les cochers et les histrions, amuseurs publics. Il est très sévère pour les hommes d'argent, même simples négociants [30]. Déjà s'opèrent des distinctions entre les périls courus par le chrétien dans les divers métiers. L'esprit chrétien est en droit compatible avec toutes les activités, mais elles ne se laissent pas christianiser avec la même facilité. Un maçon, un charpentier travaillent pour leurs frères, un architecte a davantage la tentation de sacrifier les personnes au résultat matériel.

Ainsi, dès l'âge patristique, on pressent qu'une théologie du travail doit tenir compte des réalités existentielles. Mais pour l'élaborer, il faudra d'abord expliciter, dans le cadre de la foi chrétienne, les rapports entre nature et surnaturel, grâce et liberté, personne et communauté. La doctrine sera tirée au clair à partir de réalisations partielles. Des synthèses se feront, toujours fragiles, entre l'effort humain et la tension du chrétien vers l'éternité.

LE TRAVAIL AU MOYEN ÂGE

1. Face au monde romain, l'Eglise avait entrepris patiemment la libération des esclaves. Mais cette œuvre est à peine commencée qu'elle se trouve remise en question. L'empire chrétien d'Occident succombe sous les coups des barbares. Ces peuples nouveaux amènent dans leurs bagages une autre forme d'esclavage, parfois plus humaine, souvent plus inhumaine que celle de la législation antique. Vaincus, les barbares sont devenus esclaves, vainqueurs, ils réduisent souvent en esclavage leurs maîtres d'hier. L'Eglise, qui a tenté d'humaniser les propriétaires gallo-romains, doit reprendre sa tâche sur nouveaux

29. H. Rondet et A. Lauras, *Le thème des deux cités dans l'œuvre de saint Augustin*, dans nos *Etudes augustiniennes*, 1953, p. 155 ss.

30. *In Ps.* 70, 1, 17 (*P.L.*, XXXVI, 886); *De opere monachorum*, 14 (*P.L.*, XL, 560; trad. Saint-Martin, p. 441).

frais [31]. Mais elle-même subit l'influence du monde nouveau. Aux évêques gallo-romains succèdent des Francs, des Burgondes, des Wisigoths récemment convertis et qui bientôt sont mis en tutelle par les rois chrétiens. Pour un saint Remi qui sait parler haut à Clovis, que d'évêques vont s'habituer à baisser pavillon devant les seigneurs de leur race !

2. Cependant, malgré tout, une civilisation nouvelle est enfantée dans la peine. Les clercs donnent l'exemple du travail manuel. Sans les y obliger, les conciles les y invitent, dès le Ve ou le VIe siècle [32]. Les monastères, où se conserve la culture antique, deviennent des centres de vie économique. On y maintient la tradition, le savoir-faire des métiers de l'antiquité. Egaux en droits, frères dans le Christ, tous sont au service de tous. Ces foyers de vie humaine et chrétienne rayonnent sur le voisinage. Sous Charlemagne, à l'abbaye de Saint-Riquier, 14.000 personnes sont rassemblées, groupées en corps de métiers : quartiers des forgerons, des armuriers, des selliers, des boulangers, des cordonniers, des foulons, voire des cabaretiers. On exporte au loin des marchandises. La législation impériale facilite les échanges, supprimant certains droits de péage [33]. Mais l'époque carolingienne est une réussite exceptionnelle dans une longue histoire ténébreuse, entre les invasions barbares et les siècles de fer.

3. La féodalité qui, par certains côtés, est une création de l'esprit chrétien, amène aussi un retour aux institutions du paganisme. Evêques et abbés de monastères deviennent des princes temporels. Eux aussi auront un peuple d'esclaves. L'esclavage antique revit sous la forme du servage. Cependant le serf, attaché à la glèbe, jouit de certains droits que n'avait pas l'esclave [34]. La population des villes aspire, elle aussi, à l'émancipation d'une tutelle insupportable. Cette révolte communale débute à la fin du XIe siècle, plus d'une fois contre des princes ecclésiastiques. Mais elle se réclame aussi de la liberté chrétienne et trouve un appui chez plus d'un évêque. Evêque et canoniste, Yves de Chartres rappelle avec force que tous les hommes sont égaux devant Dieu. A Amiens, en 1113, un saint évêque prend la tête du mouvement, rédige la charte et la soumet aux seigneurs locaux. Chassé de la ville, il y est ramené en triomphe par le peuple [35].

4. Dans ce douloureux enfantement d'une cité chrétienne, divers éléments entrent en jeu. Il faut noter le rôle du repos dominical. L'antiquité païenne avait des fêtes religieuses, mais l'esclave n'y avait

31. P. Allard, *Esclavage,* dans *D.A.F.C.,* I, 1485-1490.
32. M. Sabatier, *L'Eglise et le travail manuel,* p. 69 ss.
33. Germain-Martin, *Histoire économique de la France,* 1927, p. 71-73.
34. Imbart de la Tour, *Histoire politique de la nation française,* I, 1920, p. 283. — L. Allard, *Esclavage,* dans *D.A.F.C.,* I, 1490-1495.
35. Imbart de la Tour, *op. cit.,* p. 345-355.

guère de part, surtout dans les campagnes. Les Juifs pratiquaient le repos du sabbat. Chez les chrétiens, il fait place au dimanche. Les pasteurs mettent dès l'origine les fidèles en garde contre un double péril : se livrer comme les païens à des réjouissances profanes, interpréter le repos du dimanche à la manière des Juifs. L'essentiel est de faire de ce jour un jour de prière, de louange de Dieu. Tous doivent donc venir aux réunions communes, tous, même les esclaves. Un concile de Rouen note avec humour que les anges de la Nativité ont d'abord annoncé la bonne nouvelle aux bergers; donc, que bouviers et porchers, pâtres et laboureurs puissent être libérés de leurs tâches [36]. Avec le temps, on finira par copier quelque peu le sabbat juif, distinguant trop entre les œuvres serviles et les autres occupations. Mais la fréquentation des églises aura servi à humaniser le travail des humbles.

5. A travers toutes ces vicissitudes, on arrive aux institutions chrétiennes du XIIe et du XIIIe siècle. Cette époque connaît une véritable organisation humaine et chrétienne du travail. Ce n'est pas le paradis sur terre, mais c'est une terre humaine, où l'homme n'écrase pas l'homme [37]. C'est l'âge des corporations et des confréries [38]. A Paris, dit-on, il y a, vers la fin du XIIIe siècle, 128 corporations, groupant 5.000 patrons et 6 ou 7.000 compagnons. Au lieu d'une multitude d'esclaves ou de serfs soumis à un seul homme, voici des artisans, égaux entre eux, sauf une hiérarchie née du travail. Il y a des apprentis, des valets et des maîtres. Le valet n'est plus un apprenti, il est candidat à la maîtrise; son chef-d'œuvre approuvé, il sera maître à son tour. L'apprenti, et souvent le valet, habite avec le maître. Les questions de salaire se posent, mais jamais avec beaucoup d'acuité. Une réglementation équitable assure à tous le minimum vital. Les conflits, les rivalités sont tempérées par l'esprit de l'Evangile que tous reconnaissent comme norme des rapports entre humains. Le travail est actif, mais la besogne n'est jamais inhumaine. Le repos dominical est pour tous. Avec les fêtes, on arrive à 150 jours de chômage au moins partiel! Cette communauté de travail est basée sur la religion. La confrérie double la corporation. Des services de mutualité assurent aux vieillards de la corporation, aux nécessiteux, des secours

---

36. P. Allard, *Esclavage,* dans *D.A.F.C.,* I, 1487. — A. Villien, *Dimanche,* dans *D.A.F.C.,* I, 1088-1095; plus en détail : Dumaine, *Dimanche,* dans le *Dict. d'archéol. et liturgie.* — M. Chenu, *Arts mécaniques et œuvres serviles,* dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* 1940, p. 313-315. — MacRevay, *The Sunday Repose from Labour,* dans les *Ephemerides theologicae Lovanienses,* 1936.

37. R. H. Tawney, *La religion et l'essor du capitalisme,* 1951, p. 33-34.

38. Germain-Martin, *Histoire économique de la France,* p. 105-126. — E. Coornaert, *Les corporations en France jusqu'en 1789,* 1941. — L. Boissonnade, *Le travail au moyen âge,* 1921. — Cfr P. du Colombier, *Les chantiers des cathédrales,* 1954.

suffisants. La corporation des fourreurs était, dit-on, spécialement charitable. Une caisse alimente les dépenses des pèlerinages; elle reçoit des dons en espèces et en nature. Sans doute, il ne faut pas trop idéaliser, dans le recul du temps, cette réussite temporaire. Le tableau est surtout vrai de quelques villes, il serait faux des cités italiennes, où l'avènement de la démocratie a été l'occasion de rivalités sanguinaires. Mais l'idéal fut assez traduit dans les faits pour qu'au vingtième siècle, un théoricien du socialisme regarde avec nostalgie vers la cité du moyen âge [39].

6. Dans cette organisation économique et sociale est impliquée une théologie du travail. L'homme doit travailler pour vivre. Sans doute, le travail est le châtiment du péché, mais il peut être aussi une joie, une joie calme et sans fièvre. On sait que ce monde finira, qu'il serait contraire à l'Evangile de s'y installer. On regarde vers le ciel comme vers la véritable patrie, mais on a l'impression que déjà l'éternité est entrée dans le temps. La souffrance et la mort restent des maux inévitables, mais on ne cherche pas à accroître le poids des épreuves par une fièvre inutile au travail. L'idéal semble être celui de Nazareth, un Nazareth agrandi aux dimensions d'une cité et, s'il se pouvait, d'une nation, d'une chrétienté. C'est en climat chrétien une reprise de la sagesse juive, mais avec un optimisme foncier que cause la certitude de la vie éternelle. On travaille, mais sans hâte, sans nul désir de conquérir la terre. L'homme moyen regarde avec scepticisme les conflits armés des chevaliers, les entreprises des grands. Il a conquis sa liberté, il s'efforce de la conserver. Contrairement à ce qu'on a pu écrire, il ne semble pas que les gens de cette époque aient vu avant tout dans le travail un châtiment. S'il faut leur adresser des reproches, c'est d'un autre point de vue, comme nous le dirons bientôt.

7. Vécue par l'artisan, par les corporations, les confréries, cette théologie du travail a-t-elle été explicitée par les docteurs? Il ne le semble pas. Saint Thomas énumère au passage quatre fins du travail manuel : se procurer les ressources nécessaires à la vie, remédier à l'oisiveté, refréner la concupiscence, procurer de quoi faire des aumônes [40]. Mais ces distinctions sont apportées à propos d'un problème tout particulier, et qui arrache saint Thomas à sa sérénité habituelle. Il s'agit de savoir si les moines mendiants sont obligés de travailler. En pareille occurrence, saint Augustin rappelait l'exemple de saint

39. H. de Man, *L'idée socialiste*, 1935, p. 51 ss., 90 ss., 120 ss., 130.

40. *II*ª *II*ᵃᵉ q. 187, a. 3 (« Utrum religiosi manibus operari tenentur? »). — Cfr A. Janssen, *Doctrina S. Thomae de obligatione laborandi*, dans les *Ephemerides theol. Lov.*, 1924, p. 355-368. — J. Haessle, *Der Arbeitsethos der Kirche nach Thomas und nach Leo XIII*, 1923. — Id., *Le travail*, 1933. — Cfr. M. Sabatier, *op. cit.*, p. 107. — Borne et Henry, *Le travail et l'homme*, p. 55. — J'ai consulté aussi une dissertation manuscrite du P. A. du Laurens, *Les fins du travail d'après saint Thomas*.

Paul; saint Thomas, lui, note que Paul, de son propre aveu, n'était pas *obligé de travailler*. Contre Guillaume de Saint-Amour et les *impugnantes*, saint Thomas a bataillé jadis. Il ne fait que résumer ici une argumentation, ce n'est pas une théologie du travail. On le trouve enclin à déprécier le travail manuel, à ne pas suffisamment corriger les thèses d'Aristote sur l'esclavage [41], mais il ne faut pas trop presser les textes du grand docteur. Mieux vaut, comme pour saint Augustin, lui demander des principes qui permettront d'élaborer plus tard une théologie du travail. Saint Augustin, dans sa vision de l'histoire, avait tendance à opposer la cité de la terre et la cité de Dieu, le temps et l'éternité. Saint Thomas, au contraire, et les grands docteurs du XIIIe siècle avec lui, fait place aux activités humaines de tout ordre. Chez lui, nature et surnature composent harmonieusement, un peu comme le corps et l'âme. C'est l'âme qui fait vivre le corps, mais le corps a sa réalité bien distincte. Cependant, cette synthèse harmonieuse est quelque peu fermée sur elle-même. On canonise l'ordre existant sans se préoccuper de la manière dont il s'est établi ni de l'avenir qui lui est réservé. Cette synthèse, dans tous les ordres, est belle, mais elle est fragile. L'époque moderne va la dissocier [42].

L'ÉPOQUE MODERNE

1. Enraciné dans le siècle qui le précède, le XIIIe siècle représente, en gros, une réussite à la fois divine et humaine. Les cathédrales ont pour pendant les sommes théologiques, mais aussi la cité organisée. Toutefois, ce monde médiéval est fermé sur lui-même, comme à l'abri d'un rempart. Les institutions chrétiennes de la cité n'empêchent pas les rivalités politiques. En Italie, se sont déjà affrontées les Républiques. Chez nous, le XIVe et le XVe siècles, désolés par la guerre de cent ans, sont le commencement d'une révolution qui ne s'achèvera pas de si tôt. Dans tous les domaines, la synthèse médiévale se défait, les princes s'émancipent de la tutelle de Rome, des courants d'idées naissent, qui se contrarient. L'homme moderne naît, dans un esprit d'indépendance, pressentant que le monde est plus vaste qu'une cité, une somme théologique ou une cathédrale. Pour heur et malheur, il part à la découverte de l'univers et de lui-même.

2. Découverte de nouveaux mondes, avec leurs richesses naturelles, leurs civilisations ou la « primitivité » de leurs habitants. Cette découverte eût pu se faire en climat chrétien, mais trop souvent la propagation de l'Evangile n'est qu'un accessoire ou un prétexte. Vain-

41. P. Allard, *Esclavage*, dans *D.A.F.C.*, I, 1498-1499.
42. R. H. Tawney, *La religion et l'essor du capitalisme*, 1951, p. 30 et tout le chapitre premier sur « l'arrière-plan médiéval ».

cus par les armes, des peuples entiers sont asservis. Une nouvelle forme d'esclavage est inaugurée, on transplante dans le nouveau monde des noirs d'Afrique [43]. Pour l'honneur de l'Eglise, il y a un authentique élan missionnaire, la protestation d'un Vitoria, d'un Las Casas, le dévoûment d'un Pierre Claver, « esclave des nègres pour toujours », mais dans l'ensemble l'esprit colonialiste l'emporte, il règne dans les grands empires et suscite entre eux des rivalités comparables à celle de Rome et Carthage [44].

3. Dans l'ordre scientifique, des découvertes répétées mettent entre les mains de l'homme des moyens de puissance extraordinaire. Pareilles inventions servent incontestablement à améliorer la condition humaine : l'éclairage, le chauffage, l'urbanisme, les moyens de transport et de production. Elles pourraient être animées par la charité fraternelle. Mais en fait elles sont exploitées de façon anarchique, dans un climat de guerre économique ; la rivalité des Etats se double d'une lutte entre les industries, bientôt entre les trusts. Elle conduit aussi à une lutte entre les classes sociales, car aux boutiques artisanales succèdent les ateliers, les manufactures du XVIIIe siècle, les usines géantes du XIXe. Chez les uns, le mythe du progrès indéfini pousse à de nouvelles aventures, tandis que les autres sentent de plus en plus le poids d'une condition inhumaine. La machine libère l'humanité, mais elle asservit les hommes, au moins l'immense majorité des populations urbaines [45].

4. Cette expansion économique est conditionnée par une autre découverte, celle de la puissance de l'argent. L'argent est le nerf de la guerre militaire ou économique. Qui le possède tient l'adversaire à sa merci. L'Evangile a dénoncé sa malfaisance. Les Pères de l'Eglise ont condamné l'usure, sous toutes ses formes. Souvent même, dépassant le but, ils considèrent le commerce quel qu'il soit, comme entaché d'une certaine iniquité. Au moyen âge, même suspicion [46]. On distingue entre les diverses professions : le travail artisanal, « nécessaire et honorable, le commerce, nécessaire et dangereux, la finance, sinon immorale, au mieux sordide, au pire infâme » ; moins un Etat

43. R. Capitan, *Le travail en Amérique après Colomb*, 1930. — P. Allard, *Esclavage*, dans *D.A.F.C.*, I, 1512-1513. — (Y. de la Brière), *Vitoria et Suarez, contribution des théologiens au droit international moderne*, 1939, p. 50-68. — M. Brion, *Barthelomé de Las Casas, père des Indiens*, 1927. — G. Ledos, *Saint Pierre Claver*, coll. « Les saints ». — J. Delos, *L'expansion coloniale est-elle légitime?* (*Semaines sociales*, Marseille, 1930).

44. R. H. Tawney, *op. cit.*, p. 231.

45. G. Renard et G. Weulersse, *Le travail dans l'Europe moderne*, 1920. — G. Renard et A. Dulac, *L'évolution industrielle et agricole depuis 150 ans*, 1912.

46. R. H. Tawney, *op. cit.*, p. 42 ss. — A. Vermeersch, *Intérêt (Prêt à)*, dans *D.A.F.C.*, II, 1082-1086 ; A. Bernard et G. Le Bras, *Usure*, dans le *D.T.C.*, XV, 2324-2372. — A. Dumas, *Le chrétiens devant l'argent*, dans *Esprit*, avril 1953, p. 608 ss.

a de commerçants et surtout de financiers, plus il faut le louer [47]. C'est le système de l'économie fermée. Mais justement, à la fin du moyen âge, l'Europe étouffe dans cette économie fermée. La cathédrale pour le dimanche, oui, mais le reste de la semaine, on veut s'échapper. Les rois, toujours en mal d'argent, empruntent aux banquiers, l'expansion économique et géographique exige des fonds. Les financiers profitent de l'occasion, tiennent la dragée haute, élèvent le taux de l'intérêt et ils édifient des fortunes considérables qui, bientôt, font d'un banquier le rival d'un prince. Certains d'entre eux, tel Jacques Cœur, font profiter la nation de leurs richesses, mais d'autres ne songent qu'à accroître leur puissance [48]. L'époque moderne vivra sous le signe de l'argent.

5. Catholiques ou protestants, les théologiens et les pasteurs sentent le danger. Luther se raidit contre le prêt à intérêt, ou plutôt, comme l'a dit un historien anglais, il réagit comme ferait un primitif en face d'une machine à vapeur ou d'une dynamo [49]. Ayant dissocié la terre et le ciel, le protestantisme orthodoxe tantôt revient à l'Ancien Testament (que chacun gagne sa vie à la sueur de son front) et tantôt abandonne la terre aux convoitises. Les théologiens catholiques cherchent péniblement une solution. Dès le quinzième siècle, saint Antonin de Florence élargit les vues de ses devanciers [50], mais la défiance du prêt à intérêt subsiste dans l'ensemble. Au XVIIe, les moralistes s'épuisent en subtilités pour justifier un intérêt modéré. Questionné par les marchands d'Anvers, Lessius fait progresser la doctrine [51]. Le Calvinisme, lui, s'engage résolument. Pourquoi l'argent, équivalent de biens fonciers, n'aurait-il pas le pouvoir de fructifier? Il ne faut pas combattre l'accumulation des richesses, mais leur mauvais usage. La prospérité temporelle des individus et des nations est souhaitable, et elle est un signe de la bénédiction de Dieu. Sans être directement à l'origine du grand capitalisme moderne comme l'a soutenu Max Weber, le Calvinisme a certainement préparé son avènement. Au XVIIIe siècle, ce sont les calvinistes anglo-saxons qui réalisent une énorme concentration de richesses, en se donnant une bonne conscience [52]. Ils ne seront que trop imités sur le continent.

---

47. R. H. Tawney, *op. cit.*, p. 39.
48. Germain-Martin, *Histoire économique et financière de la France*, p. 143 ss. — J. Lacour-Gayet, *Histoire du commerce*, t. IV, 1952.
49. R. H. Tawney, *op. cit.*, p. 90.
50. R. H. Tawney, p. 46 et, p. 271, le renvoi au travail de Ilgner sur saint Antonin.
51. L. Van Sull, *Lessius*, p. 188-191. — V. Brants, *L'économie politique et sociale dans les écrits de Lessius*, dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XIII. Sur les tentatives lyonnaises de justification du prêt à intérêt au XVIIe siècle, cfr G. Guitton, *En marge de l'histoire du prêt à intérêt*, dans *N.R.Th.*, 1953, p. 58-69.
52. R. H. Tawney, *La religion et l'essor du capitalisme*, p. 101 ss. et p. 289

6. Le Libéralisme fait la théorie d'une expérience. Il pose en principe que le travail est une marchandise que l'on vend ou que l'on achète. L'ouvrier, et avec lui, dans une certaine mesure, l'ingénieur ou le petit patron, deviennent des instruments de production. Si l'on a égard aux personnes, c'est uniquement par considération du rendement des ateliers. Le but est l'expansion de l'entreprise, et donc finalement le profit. Il faut produire toujours plus, aux meilleures conditions [53]. La guerre économique s'appelle la concurrence, mais elle entraîne la naissance d'un prolétariat, plaie honteuse du XIXe siècle, esclavage renouvelé de l'antiquité, un petit nombre d'hommes profitant du travail des autres. Il faut reconnaître cependant que les grands capitaines d'industrie sont, eux aussi, des travailleurs, dont la dureté s'apparente à celle de Pierre le Grand bâtissant Saint-Pétersbourg. Mais la fin justifie les moyens, l'œuvre à réaliser, pour des fins égoïstes, ou pour des fins apparemment plus nobles, exige qu'on lui sacrifie des hommes. Pour l'ouvrier « aliéné », le travail a cessé depuis longtemps d'être une joie, il est trop facile alors aux prédicants de lui rappeler la doctrine du péché originel.

7. Cet état de choses provoque une réaction violente [54]. L'ouvrier commence d'abord par briser les machines qui vont l'asservir. Marx, lui, promulgue un nouvel évangile, qui n'est pas seulement une théorie économique, mais une philosophie de l'action humaine. « Les philosophes ont jusqu'ici pensé qu'il fallait comprendre le monde, l'heure est venue de le transformer. » Dans sa dialectique du maître et de l'esclave, Hegel a montré que l'esclave, asservi, devient à son tour le maître, parce que le vainqueur a besoin de son travail [55]. Marx exploite ce thème, il montre que le travail doit être pour l'homme un moyen de conquérir sa personnalité. Plus encore que la réflexion du roseau pensant, l'action est le lieu où l'homme prend conscience de lui-même, de ses richesses intérieures. Mais il faut pour cela que le travail cesse d'être une marchandise qu'on achète ou vend [56]. Le marxisme recèle un humanisme, mais, établi sur la base de l'athéisme, sur la primauté de l'économique, il dépasse encore le matérialisme des économistes libéraux. Il finit lui aussi par sacrifier l'individu à des

---

la note sur Max Weber. — Cfr G. Léonard, *Le Protestant français*, 1952, p. 44.

53. J. Vialatoux, *Signification humaine du travail*, 1953, p. 84 ss. (théories d'Adam Smith), p. 115 ss. (critique), p. 86 (le fameux exemple des épingles).

54. Ces paragraphes sur le Libéralisme et le Marxisme paraîtront bien sommaires aux spécialistes, ou même à ceux qui sont quelque peu familiers avec les doctrines économiques et sociales. Les indications bibliographiques visent surtout à donner une orientation.

55. Hegel, *Phénoménologie*, trad. Hyppolite, t. I, p. 161-166. Cfr G. Lukacs, dans le *Bulletin de la société française de philosophie*, avril-juin 1949 (Bigo, *op. cit.*, p. 135).

56. K. Marx, *Morceaux choisis*, trad. Guntermann et Lefebvre, 1934, p. 103-104, 101, 201, 206 et *passim*.

fins collectives, les hommes d'aujourd'hui à la problématique humanité de demain [57].

8. Entre ces frères ennemis que sont le Libéralisme et le Marxisme, des compromis existent, qui se réclament parfois de l'Evangile. Les doctrines sociales du Patronat relèvent souvent d'un néolibéralisme qui fait davantage cas des personnes, mais en allant au fond des choses, on voit que l'homme est surtout considéré comme un instrument particulièrement délicat dont les réactions doivent entrer dans les calculs [58]. Les doctrines progressistes cherchent avant tout une libération temporelle de la classe ouvrière asservie. L'horizon reste borné à la terre. Les vrais chrétiens oscillent entre un faux spiritualisme qui ferait mépriser la terre, rangerait la technique au rang des inventions sataniques, et un humanisme qui, sous prétexte de transfigurer tout l'homme, ne tient pas assez compte des conséquences du péché originel. L'Eglise elle-même n'a pas encore explicité pleinement une doctrine du travail humain. Elle est allée au plus pressé en s'intéressant au sort misérable des ouvriers. Sur la base de « Rerum Novarum » et de « Quadragesimo Anno », une doctrine sociale s'est constituée, mais il manque encore une théologie du travail. Cependant, de

---

57. P. Bigo, *Marxisme et humanisme.* Introduction à l'œuvre économique de Karl Marx, 1953; E. Baas, *Introduction critique au Marxisme,* perspectives marxistes, perspectives chrétiennes, 1953. — G. Fessard, *Signification du Marxisme,* dans les *Etudes,* janvier 1950, p. 86 ss. (à propos de l'ouvrage de H. C. Desroches). — H. Niel, *Athéisme et Marxisme,* dans *Lumière et vie,* janvier 1954, p. 67-84.

58. Voir en particulier le Rapport Nordling, *Comment réaliser une communauté de vues et d'intérêts entre la direction et le personnel de l'entreprise* (IXe congrès international de l'organisation scientifique, Bruxelles, 1951). Parmi diverses remarques, dont plusieurs excellentes, je relève la suivante : « les soins donnés à la sélection à l'embauche sont d'une importance capitale pour créer l'esprit de communauté dans l'entreprise. Celui qui est placé à un poste correspondant à ses facultés physiques, intellectuelles ou morales a en effet plus de chance d'y trouver cette satisfaction au travail, qui est une des conditions du sentiment d'appartenance à l'entreprise. Sous réserve que le travail ne dépasse pas les capacités physiques de l'individu et qu'il soit accompli dans des conditions d'hygiène normale, nous n'avons trouvé nulle preuve dans les études sociologiques d'entreprises consultées, que la monotonie d'un geste ou d'une opération intellectuelle indéfiniment répétée soit en elle-même, pour la majorité des individus, une cause de dégoût au travail. La sélection ne trouve donc pas là, comme on le croit souvent, d'obstacle majeur à sa tâche. La sélection doit par contre soigneusement veiller à ce que les personnalités *relativement peu nombreuses,* mais douées de suffisamment d'imagination pour avoir horreur d'un poste monotone, ne restent pas cruellement fixées à ce poste ». L'intention du rapporteur est excellente mais on nous permettra de douter de la vérité et de l'objectivité de la remarque, qui pose tout le problème de la joie au travail. La déclaration commune de quatre associations patronales (juin 1952), plus fortement marquée d'esprit chrétien, est encore trop imprégnée de l'idée que le but du travail, pour l'ouvrier comme pour le patron, est le profit. Voir aussi Ch. Flory, *Le libéralisme aux yeux du catholicisme social,* dans la *Documentation catholique,* 1954, n. 1170, p. 415-422.

tout récents documents du magistère nous donnent une orientation d'ensemble [59].

CONCLUSIONS

1. Le travail de l'homme est d'abord coopération à l'œuvre divine [60]. Dieu a créé le monde en six jours et s'est reposé le septième jour. La très belle page qui ouvre le récit de la Genèse a peut-être eu d'abord pour but de justifier le repos sabbatique. Mais, de toutes façons, elle nous dit les intentions divines sur l'homme et sur le monde. L'homme, créé le dernier jour, est comme un microcosme dans lequel se résume toute la création (*Ps.*, VIII, 7). Il est aussi donné à l'univers comme un intendant qui devra le régir, à condition de rester soumis au seul Seigneur. Placé au centre du paradis, cœur de la création, il est comme un enfant dans la maison de son père. Cet univers est un monde à inventorier, à explorer, mais il est aussi un jardin à cultiver. Le sixième jour est la journée de l'homme. Il doit imiter son père et avant de jouir du repos du septième jour, il devra s'efforcer d'exploiter le domaine confié à ses soins (*Gen.*, II, 15). Entre la terre et le ciel, la liberté humaine s'interpose comme un moyen de faire remonter vers Dieu toute la création. Pas seulement l'intelligence illuminée d'en haut, mais la liberté, l'action, la *praxis*. Le monde est inachevé. Dans son dessein éternel, Dieu confie à Adam, répartis sur le sol ou dans ses profondeurs, mais aussi dans son âme, une multitude de talents, de dons qu'il s'agit de faire fructifier. Science et techniques sont virtuellement présentes dans le don que Dieu fait aux hommes de l'intelligence et de la liberté. A eux d'en bien user. Tous les arbres du paradis sont à leur disposition, un seul est réservé. En découvrant l'univers, en travaillant le sol, en faisant l'expérience de sa liberté, l'homme se découvrira aussi lui-même. La science initiale d'Adam est surtout un potentiel, une possibilité indéfinie de développement, de mise en valeur des richesses de la planète et de l'univers pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme.

2. Malheureusement le péché intervient. Le péché est désobéissance

---

59. Pie XII, Encyclique *Fulgens radiatur* pour le XIVe centenaire de la mort de saint Benoît (*Documentation catholique*, 1947, n. 989, p. 525-526). — Constitution apostolique *Sponsa Christi* (*Doc. cath.*, 1950, n. 1085, p. 1687). — Pie XII, *Radio-message de Noël 1952* (*Doc. cath.*, n. 1138, p. 5); *Radio-message de Noël 1953* (*Doc. cath.*, n. 1164, p. 3 ss.). — Pie XII, *Allocution du 1er mai 1953* (*Doc. cath.*, 1953, n. 1147, p. 577 ss.). — Déclaration de l'assemblée plénière de l'épiscopat français : *l'Eglise au sein du monde moderne et face aux civilisations nouvelles* (*Doc. cath.*, 1954, n. 1173, p. 602 ss.). *Lettre des vicaires et préfets apostoliques de Madagascar sur le code du travail* (*Doc. cath.*, 1954, n. 1174, p. 693).

60. Cfr J. Sommet, *La foi et l'effort humain*, dans la *Revue de l'Action populaire*, juin 1953, p. 505 ss. — M. J. Gerlaud, *Le travail des fils de Dieu*, dans *Masses ouvrières*, février 1954, p. 29 ss.

à Dieu, mais aussi repli sur soi, égoïsme. Il est acte d'indépendance, mais aussi orgueil, suffisance, volonté de ne dépendre que de soi-même dans l'exploitation du domaine que Dieu a confié à l'homme. Au lieu de coopérer à l'œuvre divine, l'homme agit à sa guise. Non seulement il méconnaît le devoir d'actions de grâces, de louanges, mais il se croit le maître. L'épisode de la Tour de Babel vient compléter ce qui est dit du péché d'Adam et Eve. L'homme se met à travailler avec fièvre, il édifie une construction gigantesque, capable de rivaliser avec l'œuvre du créateur. Toute l'histoire humaine est ramassée dans ce symbole (*Gen.*, II, 1-9). La suite de la Révélation l'explicitera. L'Egypte, Ninive, Babylone, édifient tour à tour ces civilisations qui, dès le principe, à cause de l'orgueil qu'elles recèlent sont marquées du signe de la mort (Is., LXVIII, 10; Ez., XXVIII, 3-6). L'unité originelle, voulue par Dieu, se défait. Comme l'ont dit les pères de l'Eglise, « Adam » se disperse, s'éparpille, se divise contre lui-même [61]. Ce péché monstrueux est renouvelé sans cesse [62]. Comme l'a bien vu saint Augustin, Rome, héritière de Babylone, édifie sa puissance sur les ruines de ses rivales, aux dépens des petites nations, aux dépens surtout d'une multitude d'hommes asservis aux fins d'une politique de grandeur. Le travail devient souffrance par suite du péché originel (*Gen.*, III, 17-19), mais aussi à cause de la multiplication des égoïsmes individuels ou collectifs. Chaque fois que la même aventure recommence, on voit se dérouler les mêmes conséquences. Un instant ramenée à l'équilibre, la société moderne, dans son esprit d'orgueil, retrouve les rivalités antiques. Le travail devient pour l'immense majorité des humains une espèce de châtiment collectif qui atteint l'individu sans qu'il y ait proportion entre ses propres fautes et la dureté de sa condition concrète [63].

3. Il ne faut pas, en effet, se contenter de rappeler que la nécessité du travail est une conséquence du péché d'origine. Pris abstraitement, le travail est tout aussi bien une nécessité de nature, l'homme, selon l'enseignement des théologiens, ayant été simplement dépouillé d'un don gratuit (tout au plus admet-on une certaine vulnération due au péché, rendant sa condition plus misérable). Mais là où le travail devient une souffrance démesurée, c'est que sont aussi intervenus d'autres éléments, très particulièrement l'égoïsme de quelques hommes ou la folie collective d'un peuple ou d'une époque. L'égoïsme qui est au principe de ces désordres n'est pas toujours conscient,

61. Saint Augustin, *In Ps.* XCV, 15 (*P.L.*, XXXVII, 1236). — *In Ioan.*, n. IX, 14; X, 12 (*P.L.*, XXXV, 1465, 1473). Cfr H. de Lubac, *Catholicisme*, 1937, p. 300.

62. Cfr P. Bigo, *Marxisme et humanisme*, 1953, p. 256. La remarque faite à propos du « projet » marxiste vaut également de son adversaire, encore que l'athéisme y soit moins affiché. Sur le sentiment d'autosuffisance que crée le progrès technique, cfr Pie XII, *Message de Noël 1953* (*Doc. cath.*, 1954, p. 4).

63. Pie XI, encycl. *Quadragesimo anno* (éd. Bonne Presse, p. 39-40).

peut-être même l'est-il rarement. Mais il est au cœur du mouvement historique qui déroule ses conséquences. Une civilisation qui s'organise autour de la volonté de puissance ou encore autour du profit, qui choisit Mammon contre Dieu, ne peut que devenir inhumaine.

Ajoutons que parmi les conséquences du péché, il en est une à laquelle les hommes n'accordent pas assez d'attention : *l'ignorance.* La science et la technique sont une lutte perpétuelle avec ce mal congénital, à la fois naturel et né du péché. Plus elles semblent en triompher et plus elles ont à compter avec lui. L'homme n'est pas le maître des déterminismes qu'il crée, des machines dont il voudrait faire des intruments de sa puissance. Comme l'apprenti sorcier de Goethe, il déchaîne des forces redoutables qui échappent toujours plus ou moins à son contrôle. Il triomphe par son courage, son intelligence, sa ténacité de certains fléaux naturels, des inondations, des avalanches, des famines et des épidémies, mais il travaille aussi à en faire surgir de nouveaux. Dans son effort pour créer une économie nationale, continentale, mondiale, force lui est de constater que son effort est inadéquat à son ambition. Il n'est pas jusqu'à la vulgarisation de la culture, de la technique qui en multipliant les centres d'action et de réflexion, ne multiplie aussi les rivalités et les haines. Dieu a donné à l'homme l'intelligence et la liberté. Ces facultés devraient être médiatrices entre la création et le Créateur, or elles deviennent, en même temps que des facteurs d'union et de progrès, des instruments de dispersion et de retour en arrière. Incontestable dans le domaine de la technique, de la connaissance des secrets de la nature et des lois de l'être humain lui-même, le progrès est-il aussi manifeste dans les autres domaines, esthétique, moral, religieux? A la fin du XIXe siècle, Renan, le prophète de *l'avenir de la science,* affirmait ceci : un jour, un petit nombre d'hommes tiendront entre leurs mains l'existence même de la terre, capables qu'ils seront de la faire sauter en quelques minutes, mais, comme ces savants seront aussi des sages, l'humanité n'a rien à redouter du progrès [64]. Nous sommes moins rassurés aujourd'hui.

4. L'œuvre du Créateur, prolongée par l'effort humain, a donc besoin d'une rédemption. Celle-ci ne peut venir de l'homme lui-même; il serait vain de l'attendre d'une simple organisation rationnelle de l'Univers [65]. « L'ère des organisateurs » serait probablement aussi celle d'une nouvelle forme de tyrannie. Le salut ne peut venir que de Dieu, et il est déjà venu de lui. Non pas que Dieu ait fait un nouveau plan, ou repris son œuvre saccagée par l'homme, mais, dans ses desseins éternels, il a voulu créer un monde dans lequel nature et grâce, péché et rédemption soient comme la chaîne et la trame d'un

64. E. Renan, *Dialogues et fragments philosophiques,* 1886, p. 112-114.
65. Pie XII, *Message de Noël 1952* (*Doc. cath.,* 1953, n. 1138, p. 5-6).

même tissu. Le Christ est le centre de l'univers et de l'histoire, il a été voulu à la fois comme le suprême achèvement de la création en même temps que comme le libérateur, le réconciliateur, celui qui jette bas les murs de séparation (*Ephés.*, II, 14), qui réunit dans un même bercail les enfants de Dieu dispersés (Jean, XI, 52; X, 16). Bien que venu au « sixième âge du monde », le Christ est à l'œuvre dès l'origine, la rédemption a commencé dès le soir de la première faute. L'œuvre rédemptrice est d'abord et avant tout surnaturelle, elle est une libération du péché, elle a pour conséquence directe une invasion progressive de l'Esprit Saint dans l'histoire de l'homme et de l'univers, mais elle n'est pas sans incidence sur l'histoire des institutions[66]. Chaque fois que les hommes, dociles à l'Evangile, perméables à la grâce du Christ, s'efforcent de devenir meilleurs, leur demeure terrestre devient aussi moins inhospitalière.

Mais il faut pour cela que l'égoïsme individuel et collectif cède devant les exigences de la charité. La charité du Christ qui pénètre le cœur des hommes cherche à embraser aussi les âmes collectives, à se donner un corps dans des institutions. Historiquement, elle s'est manifestée par des œuvres de miséricorde corporelle tout autant que spirituelle, création d'hôpitaux, d'écoles, libération des esclaves, humanisation des conflits entre les hommes. Lorsqu'on est tenté de minimiser ces résultats, il faut dire avec Péguy : « empêcher l'homme de descendre certaines pentes, n'est-ce pas déjà un travail de géant[67] ? »

5. La charité devient alors à la fois le moteur et le frein de l'Economie. Elle en est le moteur, parce qu'elle invite l'homme à travailler pour les autres hommes, à mettre ses bras, son intelligence au service de ses frères. Construire des ponts, créer des laboratoires, faire des routes, perfectionner des inventions, la radio, la télévision, qui rapprochent l'homme des autres hommes, font de la planète comme une seule grande maison, c'est là non une œuvre démoniaque, mais une œuvre proprement humaine et chrétienne. Il est trop facile de maudire la civilisation lorsqu'on jouit de tous les avantages qu'elle vous procure. Même lorsqu'ils poursuivaient des fins égoïstes, qu'ils se lançaient dans des aventures sans souci de la gloire de Dieu, les explorateurs, les savants, les capitaines d'industrie eux-mêmes ont procuré cette gloire, travaillé aussi, sans toujours l'avoir cherché, à rendre moins inhabitable la demeure commune des hommes. Il faut se rappeler ici la distinction scolastique entre « *finis operantis* et *finis operis* ». Mais la charité exige que pour obtenir cette double fin, gloire de Dieu et bonheur de l'humanité, on ne sacrifie personne. Constater que pour la construction d'un grand barrage, il y aura

66. Déclaration des évêques français, *L'Eglise au sein du monde moderne* (*Doc. cath.*, 1954, p, 604 ss.).
67. Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, p. 21.

nécessairement tant de blessés, tant d'accidents mortels, ne donne pas le droit de sacrifier ces vies de gaîté de cœur. Peut-être faut-il examiner si, en mettant moins de fièvre à l'ouvrage, on ne réussirait pas à faire mentir les statistiques. La charité, moteur de l'économie, doit en être aussi le frein. Elle cherchera à humaniser cette guerre économique qui s'appelle la concurrence. Bâtie sous le signe de l'argent, du profit, l'économie ne tient souvent pas assez compte de l'homme. Autre exemple : la charité qui nous pousse à faire d'une maison, d'une cité, une demeure confortable pour ceux que nous aimons, ne doit pas faire oublier que le chrétien est frère de tous les hommes. Il y a, dit saint Thomas, un ordre de la charité, chacun de nous doit prendre soin de ceux qui lui ont été plus directement confiés. Mais le chrétien peut-il borner son horizon à une demeure familiale, une ville, un pays, un continent? La technique moderne donne à l'humanité un corps unique, mais il ne faut pas juxtaposer les âmes et laisser mourir de faim des Indiens ou des Chinois par centaines de millions, tandis que d'autres pays seraient dans l'abondance. Les conflits économiques, comme les guerres dont ils sont la cause et l'effet, viennent souvent de ce que les hommes, au lieu de chercher les intérêts de la famille humaine, ne poursuivent que leur intérêt propre, même sous de fallacieux prétextes (on ne peut pas s'occuper de tout le monde!). Le chrétien doit élargir son horizon, sans cesser de s'occuper d'abord des intérêts immédiats. Industriel, commerçant, il doit, au moins par le désir, essayer de sauvegarder les intérêts du paysan, des autres classes sociales. Le patron doit se préoccuper des intérêts de la classe ouvrière, l'ouvrier lui-même, dans ses revendications, ne doit pas négliger de tenir compte de leurs incidences sur l'intérêt des autres milieux. Mais cela n'est possible que si chacun, explicitement ou non, voit dans tout homme, tout groupe d'hommes un frère, un membre de Jésus-Christ, Jésus-Christ lui-même qui a faim, qui a soif, qui est blessé sur le chemin et appelle au secours (Matth., XXV, 40; Luc, X, 34).

6. Il ne faut pas, dira-t-on, avoir trop d'illusion. C'est vrai. Jusqu'à la fin des temps, le monde restera un monde déchu, livré à l'égoïsme individuel ou collectif. Mais jusqu'à la fin des temps, il sera aussi un monde racheté en qui travaille la grâce du Christ. Dans l'histoire de l'humanité, il y a, pourrait-on dire, des époques en état de grâce et des époques en état de péché, des sociétés où l'homme, rebelle à Dieu, écrase l'homme, et d'autres dans lesquelles l'homme fait effort pour vivre en communauté. Le travail, conséquence du péché, aura toujours plus ou moins un caractère douloureux, mais il doit tendre à devenir une joie. Aujourd'hui, pour la plupart des ouvriers, il est loin d'avoir ce caractère. On travaille pour gagner sa vie, pour s'assurer à soi-même et aux siens, les ressources « néces-

saires à la vie ». Le vocabulaire implique que le travail n'est pas vraiment intégré à la vie; il est comme un corps étranger; le temps du travail est dérobé à la vraie vie, la vraie vie étant le repos de la fin du jour, le repos du dimanche; pour beaucoup, le sport, le cinéma. Notre société revit l'époque romaine où les meneurs de jeu fournissaient à la plèbe du pain et des jeux. Le repos hebdomadaire, les congés payés doivent être arrachés de vive force par un monde de prolétaires qui veulent tout de même « vivre ». Il y a là une situation qu'il faut dénoncer. Le travail doit être humanisé afin d'être vraiment intégré à la vie. Ici peut-être on rencontre l'une des conséquences les plus douloureuses du péché. La rançon du progrès technique, du machinisme, c'est de ramener trop souvent l'ouvrier à la condition de robot. Il devient machine à son tour, on lui demande un geste machinal, inintelligent, impersonnel. Certains pensent qu'avec le temps, on dépassera ce stade, mais en attendant, ne faut-il pas réduire le mal au minimum, répartir les charges entre toutes les épaules, réduire le temps consacré à ce travail « machinal »? Si la société moderne, à travers ses progrès, est créatrice de chômage, n'est-ce pas manque d'imagination? La charité doit se faire inventive, technicienne, afin de libérer les esclaves des temps modernes. Mais il faut alors, comme le souhaitent des économistes chrétiens, que l'homme entre comme tel et non comme un simple instrument dans les calculs, ou plutôt qu'on ne se contente pas de calculer lorsqu'il s'agit d'organiser la vie humaine [68]. Le rôle du prêtre est de rappeler les vérités premières, celui des laïques de travailler en commun à rendre moins inhumaine la condition de la majorité des hommes. Des plans seront sans doute nécessaires, mais des plans qui soient situés à leur niveau, animés de l'intérieur par la charité, amour de Dieu, amour des hommes, moteur et frein de l'économie mondiale.

7. Dans ces perspectives, le travail apparaîtra alors sous de multiples visages [69]. Il est une nécessité de nature, il est le fruit et le châtiment du péché, il est aussi un moyen de rédemption, il a enfin valeur d'éternité. Nécessité de nature, il est un moyen pour l'homme de conquérir sa personnalité, de se faire lui-même en dominant la ma-

68. H. Bartoli, *Vers une civilisation du travail,* dans les *Cahiers universitaires catholiques,* supplément mai 1952, p. 64 ss. — Id., *Pour une civilisation du travail,* dans *Esprit,* juillet-août 1951. — Id., *Economie et travail humain,* dans *Esprit,* janvier 1953. — P. Bigo, *Marxisme et humanisme,* p. 219 et la préface de Jean Marchal, p. XXXI. — J. L. Fyot, *Dimensions de l'homme et science économique,* 1952.

69. E. Masure, *La théologie du travail,* dans la *Vie spirituelle,* Supplément, sept. 1937. — N. Berdiaeff, *De la destination de l'homme,* Essai d'Ethique paradoxale, 1935, p. 274 ss. Cfr *Esprit et liberté,* p. 187-195. — M. J. Gerlaud, *Liberté pascale dans l'esclavage du travail,* dans *Masses ouvrières,* mai 1954, p. 9-31. — A. de Bovis, *Le sens catholique du travail et de la civilisation,* dans *N.R.Th.,* 1950, p. 364 ss. — A. Hamman, *Le Mystère du salut,* 1954, p. 225-227.

tière; la personnalité n'est pas seulement affaire de culture, il faut aussi, comme on l'a dit, savoir « penser avec les mains. » Ici, l'héritage du Judaïsme, l'exemple du Christ, de saint Paul, des moines du désert doivent corriger l'erreur que nous a léguée l'antiquité païenne, et qui est redevenue nôtre avec la Renaissance. Les prédicateurs du grand siècle ont peu parlé du travail des mains et ils le font parfois avec un mépris d'hommes cultivés pour qui la culture est seulement d'ordre intellectuel ou artistique. Dans l'exemple du Christ, on ne voyait que l'humiliation volontairement acceptée [70]. — Le travail est encore un moyen de se procurer les ressources nécessaires pour la nourriture, le vêtement, et de fuir l'oisiveté. Il faut éviter la paresse trop commune dans certains pays chauds, comme aussi la fièvre nordique qui ferait du travail une fin en soi [71]. — Le travail est ensuite l'un des moyens d'accession à la propriété individuelle ou collective. L'Eglise a toujours insisté sur ce point, et les philosophes lui donnent raison. La propriété, lorsqu'elle se tient dans de justes limites, est une extension de la personnalité. Tous les hommes ne sont pas appelés à faire un vœu de pauvreté, et la vie commune des religieux, qui suppose d'ailleurs une propriété collective, du moins d'ordinaire, n'est qu'une anticipation symbolique de l'éternité. — Enfin, la possession modérée des biens de la terre est l'une des conditions de l'aumône, car dans notre monde pécheur, celle-ci trouvera toujours, hélas, sa place.

8. Le travail, surnaturalisé, nous associe au sacrifice du Christ. Le Christ est l'achèvement de la création (*Col.*, I, 15-20). Il rassemble, pour les offrir au Père, toutes les richesses de l'univers. Chacune de nos églises, cathédrale ou église de village, est comme un résumé du travail des hommes. Maçons et architectes, charpentiers, orfèvres, ont contribué à la faire, à l'orner; sur l'autel le pain et le vin sont l'offrande de la terre. C'est à juste titre que des paraliturgies, qu'on voudrait plus fréquentes et qui, peut-être un jour, passeront dans la liturgie officielle, montrent la continuité entre la prière du septième jour et le travail des six jours de la semaine. Mais comme à Nazareth, le travail, facteur de croissance, offrande du Fils de Dieu, gardera toujours, plus ou moins accentué selon les lieux et les époques, son caractère douloureux. Tâches monotones du travail à la chaîne, de l'employé de banque, de la mère de famille, et même aussi de l'in-

70. Bossuet, *Elévations sur les mystères*, XXe semaine, 10e élévation : « ce n'est point un docte pinceau qu'il manie; il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire à la vie... il s'occupe, il gagne sa vie... il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation ». Dans ses sermons, Bossuet s'est peu arrêté sur ce sujet et parle rarement du travail. Cfr *Œuvres oratoires*, éd. Lebarcq, II, 314 (sur saint Paul); IV, 278 (un mot sur les travaux manuels de la princesse palatine). Le sujet mériterait une étude.

71. Cfr Borne et Henry, *Le travail et l'homme*, p. 158 sur « la religion du travail ». Sur le Stakhanovisme, cfr *ibid.*, p. 177 et M. Gordey, *Visa pour Moscou*, 1951, p. 446.

génieur qui, épris de recherches, doit accepter de gagner sa vie dans des occupations peu variées. Si, par suite de la dureté des temps, de l'impuissance ou de l'égoïsme des hommes, ce caractère douloureux devient comme lancinant, presque insupportable à la majorité des travailleurs, un chrétien se rappellera le Christ en croix, et acceptera de contribuer par une solidarité surnaturelle avec tous les hommes, à ajouter ce qui manque à la passion du Christ pour son corps qui est l'Eglise (*Col.*, I, 24). Le travail, châtiment du péché, sera alors aussi instrument de rachat. Prisonniers d'une idéologie détestable, certains ouvriers communistes ont accepté parfois des travaux très durs pour la collectivité, allant jusqu'au désir de sacrifier leur vie pour que soient plus heureuses les générations à venir. Là où Pierre le Grand sacrifiait des hommes par centaines pour construire une capitale capable de rivaliser avec l'Occident [72], les dirigeants de la Russie soviétique ont créé une mystique du travail où, à côté de la joie, il y a place pour le sacrifice volontairement consenti. Pour un chrétien, la finalité terrestre d'une entreprise ne justifiera jamais l'immolation délibérée d'une seule vie humaine. Autre chose est de se résigner à vivre dans un climat de guerre qu'on ne peut modifier du jour au lendemain, autre chose de l'accepter sans protestation [73]. Mais devant des nécessités qu'on ne sait comment éluder, le chrétien peut donner une valeur surnaturelle au sacrifice, et vivre le dogme de la communion des saints. Il travaille alors pour l'éternité sans laisser d'espérer que demain, même sur terre, la vie sera moins dure aux autres.

9. Dieu a créé le monde en six jours, le septième est le jour du repos. Les Pères de l'Eglise, commentant le récit génésiaque, ont vu là un symbole de six âges du monde. Le monde était pour eux divisé en six époques, d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à David, de David à la captivité de Babylone, de celle-ci à Jean-Baptiste et au sixième âge qui est celui du Christ. Mais le septième jour serait l'éternité [74]. Au ciel, dit saint Augustin, plus de travail, plus de misère, et partant, il ne sera plus nécessaire d'exercer les œuvres de miséricorde. Mais les Pères de l'Eglise, tendus vers l'éternel, n'ont pas su dégager suffisamment la valeur d'éternité des tâches temporelles. Prisonniers de l'hellénisme, ils pensaient moins à la résurrection qu'à l'immortalité de l'âme. Ils croyaient à la résurrection, mais sans voir assez qu'elle implique les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont parle l'Ecriture (II Petr., III, 13; Is., LXV, 17; *Apoc.*, XXI, 1). L'univers devant être détruit, que demeurerait-il des constructions et

72. M. Gordey, *Visa pour Moscou*, 1951, p. 364-365.
73. N. Berdiaeff, *op. cit.*, p. 289-299.
74. H. de Lubac, *Catholicisme*, ch. V, 1937, p. 105. Cfr Pascal, *Pensées*, Br., n. 656.

des institutions édifiées par les hommes? Le moyen âge, moins platonicien, a mieux compris que c'est l'homme tout entier, qui doit ressusciter. Mais le temps est peut-être venu de nous poser plus explicitement ce problème eschatologique [75]. Faut-il penser que de toutes les œuvres de l'homme il ne subsistera plus rien que sa charité, l'intention qui aura présidé à leur réalisation? Mais que serait Branly ressuscité dans un corps identique à ce corps de chair qu'il eut sur notre terre et sans aucune relation à l'invention qui a fait sa gloire? Que serait un peintre chrétien sans son œuvre, un musicien, un poète sans leurs symphonies, sans leurs épopées? De l'immense effort qui aura été celui de l'industrie moderne, des ingénieurs, des ouvriers, ne restera-t-il rien? Faut-il insister avec la liturgie médiévale sur le « *solvet saeclum in favilla?* » A vrai dire, devant ce problème, nous ne pouvons que balbutier. Comme on l'a dit, il est inutile de chercher à nous représenter ce que sera l'univers ressuscité [76]. Mais il serait aussi vain de penser que chacun de nous pourra ressusciter dans son corps, son propre corps, — ce qui est un dogme de foi, sans ajouter aussitôt que cela est inconcevable si l'univers dont nos corps font partie n'est pas appelé lui aussi à participer à cette glorification. C'est saint Paul lui-même qui nous l'assure : la création entière gémit dans les douleurs de l'enfantement, attendant elle aussi sa libération (*Rom.*, VIII, 22) [77].

Si l'Eglise nous permet de penser ainsi, alors, sans pour autant verser dans je ne sais quel messianisme terrestre et charnel, c'est le travail humain lui-même, du plus humble manœuvre au labeur de génie, qui acquiert une valeur d'éternité. Un économiste distingué disait un jour : « ce qui manque aujourd'hui à l'économie politique, ce n'est pas seulement d'avoir davantage le sens de l'homme, c'est de posséder une eschatologie ». Peut-être les théologiens répondront-ils à cette requête. Nous souhaitons que l'un d'entre eux, mieux armé, reprenne et corrige ce modeste essai d'une théologie du travail.

Grenoble. H. RONDET, S. J.

---

75. Dans un article par ailleurs excellent sur *la part des mouvements de laïcs dans l'avancement du royaume de Dieu* (*Cahiers du clergé rural*, octobre 1952) je relève une note (p. 340) qui me paraît bien amorcer la discussion, mais je préfère la solution donnée par le P. Varillon, *Valeur chrétienne de l'Action temporelle*, dans *Masses ouvrières*, décembre 1951, p. 49 ss. Il faudra dès lors bien distinguer entre le rôle du prêtre, celui des laïcs en tant qu'engagés dans les mouvements d'action catholique, enfin les tâches proprement humaines qu'ils assument en essayant de les imprégner de l'esprit évangélique.

76. D. Dubarle, *L'homme et la fin de l'humanité*, dans *Lumière et vie*, septembre 1953, p. 35 ss.

77. J. Huby, *Saint Paul, Epître aux Romains*, 1940, p. 297-300; *Epîtres de la captivité*, 1935, p. 46-47. — Voir cependant A. M. Dubarle, *Le gémissement des créatures*, dans la *Revue des Sc. théol. et philos.*, 1954, p. 453-465.